

Mordecai Richler, Mary Melfi, K. D. Miller

Hélène Rioux

Number 162, Summer 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82105ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rioux, H. (2016). Review of [Mordecai Richler, Mary Melfi, K. D. Miller]. *Lettres québécoises*, (162), 30–31.

☆☆☆ ½

MORDECAI RICHLER

JoshuaTraduit de l'anglais (Canada) par Lori Saint-Martin et Paul Gagné
Montréal, Boréal, 2015, 560 p., 32,95 \$.

Le parcours du combattant

Les éditions du Boréal ont entrepris de faire retraduire l'œuvre de Mordecai Richler, souvent indisponible, méconnue, voire méprisée par le lectorat québécois francophone. On ne peut que se réjouir d'une telle décision. Le premier titre, *Gursky*, m'avait enchantée et j'attendais impatiemment la parution du second. *Joshua* m'a un peu déçue.

Fils de Reuben Shapiro, un boxeur malchanceux, accessoirement homme de main d'un caïd italien (et l'expression n'a ici rien d'une figure de style puisqu'il brise vraiment, bien qu'à contrecœur, les mains des mauvais payeurs) et d'Esther, une stripteaseuse quelque peu hystérique, Joshua connaît, comme plusieurs personnages des romans de Richler, une enfance chaotique rue Saint-Urbain. Rien ne semble donc le destiner à un avenir lumineux. Il devient pourtant un écrivain et un journaliste sportif de renom et, contre toute attente, il épouse la flamboyante fille d'un sénateur, Pauline Hornby.

EN PIÈCES DÉTACHÉES

Au début du roman, Joshua, terré dans sa maison de campagne au bord du lac Memphrémagog, est traqué par deux journalistes pour une raison qu'on ignore. Son père et son beau-père le sénateur montent la garde. Quant à Pauline, elle est, pour une autre raison inconnue, hospitalisée dans l'aile psychiatrique de l'hôpital Royal Victoria. Le chapitre suivant raconte un épisode de l'enfance de Joshua. On le retrouve ensuite chez lui, à Westmount, alors que le sergent-détective Stuart Donald McMaster lui demande, le somme, en réalité, de lire le manuscrit de son roman. Puis, c'est de nouveau l'enfance. Suivent, dans le désordre, des scènes de son adolescence, de sa jeunesse à Paris, différents moments de sa vie avant Pauline ou avec elle. Une foule de gens entrent et sortent de l'histoire : écrivains ratés, scénaristes et producteurs, gens d'affaires retors ou non, anciens nazis, femmes légères et matrones obtuses. Des personnages historiques aussi, comme Mackenzie King, tête de Turc de Joshua et de ses copains. L'intrigue se déplace de Montréal, alors que le Parti québécois prend le pouvoir, à Paris en passant par Ottawa, Londres, Hollywood et Ibiza.

Au fil des pages, on apprendra qu'il y a un secret dans la vie de Joshua, un secret lié à une certaine Monique, passablement nymphomane, et à l'énigmatique et antipathique D^r D^r Mueller (il a deux doctorats) rencontrés à Ibiza où, obsédé par la guerre civile espagnole, notre héros, si l'on peut dire, a séjourné avant son mariage. Il y a aussi un secret dans la vie de Pauline, relativement à son frère Kevin, cette fois, le mouton noir de la famille. On finira bien sûr par démêler les nombreux fils et savoir ce qu'il en est, mais après bien des digressions.



MORDECAI RICHLER

On finira bien sûr par démêler les nombreux fils et savoir ce qu'il en est, mais après bien des digressions.

Des digressions parfois truculentes, parfois hilarantes. Je pense, par exemple, au striptease exécuté par la mère de Joshua à l'occasion de sa bar-mitsvah, à cet épisode où la femme de son vieil ami Seymour, un obsédé sexuel, fait irruption au bar du Ritz Carlton où lui-même attend une inconnue avec qui il a un rendez-vous galant, ou à cet autre dans lequel un autre de ses amis, le riche Izzy, est tourmenté par une envie de sandwich au smoked-meat au milieu de la nuit.

« Avant de se coucher, il avait laissé ses bergers allemands monter du sous-sol, puis il avait enclenché son détecteur à cellules photoélectriques, son détecteur de vibrations et son système d'alarme à ultrasons. (p. 419) »

Après une série de contorsions, l'affamé rejoint enfin la cuisine et réussit de peine et de misère à concocter son casse-croûte. Comme c'était à prévoir, tous ses détecteurs déclenchent bientôt leurs alarmes et deux policiers se ruent dans la maison, l'arme au poing.

Des digressions certes savoureuses — comment oublier les scènes où Reuben essaie maladroitement d'inculquer à son fils des rudiments de la Torah, notamment l'histoire de Mardochee (c'est-à-dire Mordecai) ?

« Mardochee a glissé la fille de son oncle, le pétard, à l'intérieur du palais, où tous les soirs, elle astique le manche royal. Il met Esther au travail [...] il y a deux morales. La première, c'est que l'ascension de Mardochee prouve ce que je cherche depuis toujours à te faire entrer dans la caboche. Ce qui compte, c'est tes contacts, et pas ton savoir. (p. 435) »

Des passages savoureux, oui, mais qui ne font en rien avancer une intrigue dans laquelle on s'enlise trop souvent.

Joshua finit par être une sorte de parcours du combattant qui épuise le lecteur. Un exercice de virtuosité et Richler est incontestablement un virtuose. On sent tout le plaisir qu'il prend à écrire. On reconnaît la verve, le ton iconoclaste, virulent qui sont sa marque de commerce, l'intelligence, l'humour, l'érudition. Et tout cela est, encore une fois, rendu impeccablement par la traduction de Lori Saint-Martin et de Paul Gagné. Pourtant, la magie, cette fois, opère moins.

☆☆☆

MARY MELFI

Là-bas, en Italie. *Conversation avec ma mère*

Traduit de l'anglais par Claude Béland

Montréal, Triptyque, 2015, 337 p., 25 \$.

Conversations avec la mère

Depuis quelque temps, bien des auteurs semblent vouloir remonter à leurs sources et racontent, de façon romancée ou non, l'histoire de leur famille. La mère sert souvent de point de départ à leur quête. Avec *Là-bas, en Italie*, Mary Melfi s'inscrit dans cette tendance.

Le récit est composé d'une suite de conversations de l'auteure avec sa mère entre le dimanche des Rameaux et le dimanche de Pâques. La première, avide, veut tout savoir. La deuxième, récalcitrante, se fait tirer l'oreille, elle n'a pas envie de raconter.



— *Que veux-tu que je te dise, figlia mia? Je n'ai aucun souvenir, porca miseria.*

Je mets en route le magnétophone et j'insiste pour qu'elle me raconte comment c'était de grandir dans le sud de l'Italie. (p. 11)

Porca miseria, une expression qui revient souvent. Parce que c'était vraiment une vie de misère que la *mamma* a connue en Molise dans les années trente : pas d'eau courante, toute la famille qui dormait dans la même pièce, le froid en hiver, la chaleur étouffante en été, le dur travail de la terre. Elle n'a pas plus que ça envie d'en parler. Mais, nostalgique d'un passé qu'elle n'a pas connu, Mary insiste.

Et tout finit par être raconté (presque toujours dans la cuisine, pendant que la mère prépare les lasagnes ou le bouillon de poulet) : les foires agricoles, les soins de santé et les rites funéraires, les fêtes, le rôle des femmes dans la société, la figure de Mussolini, la guerre et la mafia, le départ pour l'*America*. Pourtant,



— *La mémoire est essentiellement un travail d'imagination.*

C'est du moins ce que j'assure à ma mère, mais n'est-ce pas moi que je tente de rassurer? (p. 94)

L'écriture est simple, naturelle, sans prétention, le récit est empreint de tendresse et, en prime, on apprend un tas de choses sur l'Italie, là-bas.

Mary Melfi est l'auteure d'une douzaine d'ouvrages : romans, essais, poésie, théâtre et contes pour enfants. Elle vit à Montréal.



☆☆

K. D. MILLER

Astres sans éclat

Traduit de l'anglais (Canada) par Marie Frankland

Montréal, Les allusifs, 2015, 176 p., 17,95 \$.

Un secret

Ces astres sans éclat qui donnent son titre au roman sont ce qu'on appelle des naines brunes.



En astronomie, une naine brune est en quelque sorte un échec. Trop grosse pour être une planète, elle a la taille d'une étoile mais ne brille pas. Elle ne peut pas briller. Elle a peut-être déjà été en voie de devenir une étoile, mais quelque chose dans sa conception manquait; la combinaison critique de masse, de chaleur et d'énergie n'était pas au rendez-vous. L'étincelle qui l'aurait transformée en étoile n'a jamais surgi. (p. 129)

DEUX ADOLESCENTES

Le roman de K. D. Miller met en scène deux adolescentes, Brenda Bray et Jori Clement, vivant à Hamilton au début des années soixante. La première est mal dans sa peau : orpheline de père, un chauffeur d'autobus mort quand elle était encore un bébé, elle subit les sautes d'humeur d'une mère imprévisible, aigrie, tyrannique, qu'elle n'appelle d'ailleurs jamais « maman », mais « Annie Bray ».



La première pensée qui me venait à l'esprit le matin était : je déteste ma mère. Je me répétais cette phrase plusieurs fois dans la journée, comme une litanie. C'était devenu pour moi une religion. (p. 102)

Elle se sent laide, trop grosse, et compense son mal de vivre en s'empiffrant. Elle n'a pas d'amis. Jusqu'au jour où la fantasque Jori fait son apparition à l'école. Elles semblent de prime abord aux antipodes l'une de l'autre. Brenda est complexée, elle manque d'assurance, alors que Jori, enfant d'un couple aisé et cultivé qui l'adore, n'a peur de rien et ne cherche qu'à dépasser ses limites. Une relation trouble, exclusive se noue pourtant entre les deux jeunes filles. Devenues inséparables, elles se mettent bientôt en tête de capturer un tueur évadé de prison. Une tragédie mettra fin à l'aventure.

Quarante ans plus tard, Brenda, devenue une prolifique auteure de polars, revient sur l'événement qui a marqué sa jeunesse et consigne ses souvenirs dans le journal que Jori lui avait donné.

Le récit fait alterner, plutôt habilement, la narration à la première et à la troisième personne.

Bien sûr, l'histoire d'adolescences brisées ne peut qu'émouvoir et j'aurais bien voulu être touchée. Mais j'ai trouvé l'écriture sèche, pour ainsi dire « sans éclat », et je suis restée de glace devant le désastre.

